

# L&G ④

## Le mot et le kinnouyi

### LES FONDEMENTS ANTI-GRÉCO-LATINS DE LA LINGUISTIQUE

#### (2) La grammaire comparée et la *diachronie* des mots.

De nouveau, une assez longue citation d'un ouvrage vénérable et de très grande importance, Eléments de linguistique romane, d'Edouard BOURCIEZ, ouvrage qui date de 1910, réédité en 1923, 1830, 1946 et 1967 (la réédition que j'utilise ici). On s'aperçoit, à la lecture de ce texte, que le **mot** trouve son utilité en grammaire « *historique* » ; il se définit là le plus aisément ; clairement, alors que le mot n'est, en aucune façon, le terme d'une analyse synchronique (en français), il apparaît comme la seule unité capable de montrer les passages entre des « états » de langue qui séparent le latin de Plaute du français contemporain, dans une phrase donnée. Et qui lie les langues entre elles.

<p>יָא CAP. XI. יָא</p> <p>יְהוָה כָּל־הָאָרֶץ שְׂפָה אַחַת וְדַבָּרִים אַחָדִים: וַיְהִי בְנֹסְעִים  מִקְדָּם וַיִּמְצְאוּ בְקַעֲהָ בָאָרֶץ שְׁנַעַר וַיֵּשְׁבוּ שָׁם: וַיֹּאמְרוּ אִישׁ  אֶל־רֵעֵהוּ הִבֵּה נֹבֶה נֹבֶה לְבָנִים וְנִשְׂרָפָה לְשָׂרְפָה וְתָהִי לָהֶם  הַלְבֵנָה לְאַבֵּן וְתִתְחַמֵּר תְּהִי לָהֶם לְחֵמֶר: וַיֹּאמְרוּ הִבֵּה א  נִבְנֶה־לָּנוּ עִיר וּמִגְדָּל וְרֹאשׁוֹ בַשָּׁמַיִם וְנַעֲשֶׂה־לָּנוּ שֵׁם כָּךְ־  נִפְוֶן עַל־פְּנֵי כָל־הָאָרֶץ: וַיֵּרָד יְהוָה לִרְאֹת אֶת־הָעִיר  וְאֶת־הַמִּגְדָּל אֲשֶׁר בָּנוּ בְּנֵי הָאָדָם: וַיֹּאמֶר יְהוָה הֵן עַם  אַחַד וְשִׂפָּה אַחַת לְכָלֶם זֶה הַחֲלָם לַעֲשׂוֹת וְעַתָּה לֹא־  יִבְצֵר מֵהֶם כָּל אֲשֶׁר יִזְכּוּ לַעֲשׂוֹת: הִבֵּה נִרְדָּה וְנִבְלָה שֵׁם  שְׂפָתָם אֲשֶׁר לֹא יִשְׁמְעוּ אִישׁ שִׁפְתֵי רֵעֵהוּ: וַיִּפֶץ יְהוָה אֹתָם  מִשָּׁם עַל־פְּנֵי כָל־הָאָרֶץ וַיַּחְדְּלוּ לְבַנֵּת הָעִיר: עַל־כֵּן  קָרָא שְׂמֵהּ בָּבֶל בִּי־שָׁם כִּלְלַל יְהוָה שִׁפְתֵי כָל־הָאָרֶץ וּמִשָּׁם  הִפִּיצָם יְהוָה עַל־פְּנֵי כָל־הָאָרֶץ:  פ</p>	<p>Toute la terre avait une même langue et des paroles semblables. <sup>2</sup> Or, en émigrant de l'Orient, les hommes avaient trouvé une vallée dans le pays de Sennaar, et s'y étaient arrêtés. <sup>3</sup> Ils se dirent l'un à l'autre: "Ça, préparons des briques et cuisons-les au feu." Et la brique leur tint lieu de pierre, et le bitume de mortier. <sup>4</sup> Ils dirent: "Allons, bâtissons-nous une ville, et une tour dont le sommet atteigne le ciel; faisons-nous un établissement durable, pour ne pas nous disperser sur toute la face de la terre." <sup>5</sup> Le Seigneur descendit sur la terre, pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de l'homme; <sup>6</sup> et il dit: "Voici un peuple uni, tous ayant une même langue. C'est ainsi qu'ils ont pu commencer leur entreprise et dès lors tout ce qu'ils ont projeté leur réussirait également. <sup>7</sup> Or ça, paraissons! Et, ici même, confondons leur langage, de sorte que l'un n'entende pas le langage de l'autre." <sup>8</sup> Le Seigneur les dispersa donc de ce lieu sur toute la face de la terre, les hommes ayant renoncé à bâtir la ville. <sup>9</sup> C'est pourquoi on la nomma Babel, parce que là le Seigneur confondit le langage de tous les hommes et de là l'Éternel les dispersa sur toute la face de la terre. <sup>10</sup></p>
---	---

Et, de ce fait, c'est peut-être là qu'il faut chercher à le définir : non dans une existence isolée mais dans la comparaison historique et, aussi, géographique ou d'usage. Le **mot** se traduit – se tire – d'un autre, et les briques dont est construite la Tour de Babel, heureusement dispersées en structures irréductiblement parallèles, sont des mots.

Il est évident aussi que la grammaire comparée ou la linguistique diachronique représente les plus grandes « masses » d'informations recueillies et exploitées justement par les linguistes ; ce type de recherches est particulièrement développé en ce qui concerne la linguistique romane, la linguistique comparée de l'indo-européen, mais de façon bien moindre, les « autres » linguistiques diachroniques.

En « traduisant » **amo** par *j'aime*, ou **amas** par *tu aimes*, il est loisible de noter que **am-o**, **am-as** ont bien un élément commun, et que deux « variantes » **-o**, et **-as** suivent « à droite » : mais rien ne s'intercale entre **am-** et **-o** ou **-as**, alors qu'un certain nombre d'éléments peuvent s'intercaler entre *j'* ou *tu* et *aim-e* ou *aim-es* : à **-o** ou **-as** latins « correspondent » bien *j' ...-e* et *tu...-es* français ; *aim (er)* à **am (o)** dans les conventions lexicales, et la « littérature » linguistico-grammaticale va fournir un texte abondant à ces constatations et aux déductions subséquentes.

Les **mots** sont alors le **lieu d'un travail d'analyse** qui va leur forger une **identité** persistant dans le temps, qui tient compte des changements d'ordre phonétique, morpho-syntaxiques et autres.

29. Si nous examinons d'abord, à un intervalle de quelques siècles, le vocabulaire d'une langue comme le latin, nous constatons que certains mots sont restés, tandis que d'autres ont disparu, et que de nouveaux se sont introduits dans l'usage.

a) Parmi les mots restés, les uns tels que *pater*, *aqua*, *amare*, etc., ont conservé le sens qu'ils avaient à une époque antérieure, et c'est seulement leur forme matérielle qui éprouve certaines modifications. Mais beaucoup de mots, au contraire, tout en restant dans l'usage, ne correspondent plus exactement aux idées qu'ils représentaient autrefois. Ceci tient à ce qu'insensiblement la même valeur ne leur a plus été

attribuée par les générations successives, et nous constatons que, les choses étant souvent dans la réalité liées entre elles par des rapports étroits, il s'est produit certaines confusions dans les dénominations que l'usage leur assigne : *focus* « foyer » en est arrivé facilement p. ex. à représenter ce que contient le foyer, c. à d. le feu, et il a pris alors la place de *ignis*. Comme la valeur d'un signe est quelque chose d'essentiellement flottant, le travail d'évolution se manifeste très souvent soit par un rétrécissement, soit par un élargissement du sens primitif, ce qui revient à dire que le mot peut tantôt se spécialiser, tantôt au contraire se généraliser : ainsi *tempestatas* « température bonne ou mauvaise » n'a plus indiqué à un moment donné qu'un état troublé de l'atmosphère, tandis que *panarium* « corbeille à pain » en est venu à désigner une corbeille quelconque. Ces déplacements de la signification ont lieu d'ordinaire avec une certaine lenteur, mais il peut aussi se produire de brusques métaphores qui, une fois acceptées, se répandent de proche en proche : ainsi *papilio* « papillon » deviendra synonyme de « tente » à la suite d'une comparaison entre le flottement de la toile et les ailes déployées de l'insecte. Les changements s'opèrent au milieu de conditions politiques et sociales qui naturellement varient, sont très diverses, et avec lesquelles ils se trouvent plus ou moins en corrélation (de là ce qu'on a appelé p. ex. l'*anoblissement* ou la *dégradation* des mots). Mais ces conditions extérieures ne sauraient servir à classer les phénomènes, qui, du point de vue psychologique et par conséquent linguistique, doivent être répartis dans les divisions qui viennent d'être indiquées.

b) D'autre part, de nombreux mots sortent de l'usage au cours des siècles, et ces faits de désuétude ont des raisons multiples, provenant de préférences que l'on constate sans pouvoir toujours les expliquer. Le sort de chacun d'eux présente un cas particulier. Cependant on peut dire qu'en général les mots disparaissent, c. à d. sortent de la mémoire des hommes, par suite d'un choix fait entre divers synonymes. Ainsi de *cruor* et *sanguis* tous deux usités avec une valeur voisine à l'époque classique, le second seul a été conservé ; si le verbe *flere* a disparu, c'est parce qu'on lui a préféré *plorare* ou *plangere* pour indiquer la même action. Les synonymes qui l'emportent ainsi, peuvent être soit des termes anciens dans la langue, soit des termes nouveaux.

c) Par mots nouveaux, il faut entendre : 1<sup>o</sup> ceux qu'on emprunte purement et simplement à quelque idiome voisin ; 2<sup>o</sup> ceux que la langue crée elle-même à l'aide de ses propres ressources. L'emprunt est un fait banal, mais constant, et qui s'explique par les relations de toute nature

que les peuples ont entre eux : ainsi les Romains, vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. ont adopté *spatha* qui est le grec *σπάθη*, et a fait concurrence au terme indigène *ensis*; au cours du 11<sup>e</sup> siècle ils ont emprunté aux Gaulois le mot *leuga* qui désignait une mesure itinéraire. — La création des mots est un fait linguistique bien plus complexe, et qui s'opère soit par *dérivation*, soit par *composition*. La dérivation est le procédé qui consiste à tirer d'un mot ancien un mot nouveau, à l'aide d'une terminaison appelée par les grammairiens « suffixe » : ainsi de l'adjectif *amic-us* les Romains, en y remplaçant *-us* par la terminaison *-itas*, ont tiré à un moment donné le substantif nouveau \**amicitas*. Il faut observer d'ailleurs que la dérivation repose essentiellement sur une loi d'analogie proportionnelle, et dans le cas cité \**amicitas* a été tiré de *amicus*, parce que à côté de *bonus* par exemple on avait déjà un substantif *bonitas*; tout ce qu'a fait le langage, c'est de trouver instinctivement le quatrième terme d'une proportion  $bonus : bonitas = amicus : x$ . Quant à la composition, elle résulte en général de l'agglutination de deux ou plusieurs mots qui se trouvaient déjà d'ordinaire groupés dans la phrase, et y étaient unis par quelque lien syntaxique : c'est ainsi que du groupe *lunae dies*, on a fait à un moment donné un seul mot. Pour qu'il y ait composition, la condition nécessaire et suffisante à la fois, est que les mots soudés ensemble n'éveillent plus dans l'esprit qu'une image unique : au point de vue phonétique, cette réduction à l'unité se traduit par l'emploi d'un seul accent d'intensité.

30. Les flexions des mots, comme les mots eux-mêmes, sont soumises à une perpétuelle évolution. Nous avons vu (§ 10 et suiv.) qu'en latin ces flexions pouvaient avoir deux rôles assez distincts, l'un consistant à traduire certains concepts généraux (le genre, le nombre dans les noms; le nombre, le temps, etc., dans les verbes); l'autre consistant à exprimer les relations dans la phrase, ce qui est essentiellement le cas pour les noms et les pronoms.

a) En tant qu'elles traduisent des notions générales, les flexions doivent persister (tout en éprouvant d'ordinaire certaines modifications phonétiques) aussi longtemps que subsistent ces notions elles-mêmes. Ainsi c'est la disparition progressive de l'idée du neutre, qui a amené de bonne heure en latin des perturbations dans les désinences des mots appartenant à ce troisième genre; celles qui marquaient la distinction du singulier et du pluriel se sont bien plus strictement maintenues. De même pour les verbes, dont le système flexionnel a persisté dans son ensemble avec une remarquable fixité. Toutefois des innovations pou-

vaient et devaient se produire, amenées par des raisons diverses. Ainsi les formes du futur comme *cantabo*, *legam* ont fini par disparaître devant certaines périphrases qui avaient pris le même sens, et dont les plus usuelles étaient *cantare habeo*, *legere habeo*. D'autre part, les flexions qui persistent ont une tendance à se confondre et à s'unifier, en vertu du principe qui veut qu'à l'identité de fonction corresponde une identité dans la forme. Ainsi, sous l'influence analogique d'un type aussi répandu que le simple *dēdi*, à côté des parfaits comme *vendidi*, *perdidi*, il s'est produit à un moment donné des formes *\*vendēdi*, *\*perdēdi*, etc. (cf. le nominatif pluriel *\*latroni* pour *latrones*, qui est né en Gaule par analogie avec *domini*). La partie radicale des mots, surtout celle des verbes, peut éprouver elle aussi des modifications de ce genre : si, à côté de *fregi* forme classique, il s'est développé un parfait *\*franxi*, c'est en vertu d'une proportion telle que *plango* : *planxi* = *frango* : *x*. La grande différence qu'il y a entre ces phénomènes et les faits d'ordre phonétique, c'est que ces derniers seuls sont des changements proprement dits, impliquant une succession, et qu'à un moment donné un mot *ripa* p. ex. est réellement devenu *\*riba* dans la bouche de ceux qui l'ont prononcé. Les innovations dues à l'analogie sont d'un autre ordre, elles supposent non pas une succession, mais une coexistence de deux formes : ce n'est pas en somme l'ancien parfait *fregi* qui a donné naissance au nouveau type *\*franxi*, il a pu au contraire continuer à être employé concurremment et n'a été éliminé par lui qu'à la longue.

b) En tant qu'elles exprimaient les relations des mots entre eux, les flexions latines ont beaucoup souffert, et ont fini par disparaître presque complètement (sauf dans les pronoms). Ceci tient à ce que la façon dont les mots étaient groupés dans la phrase s'est peu à peu profondément modifiée. L'ordre des termes s'est fixé dans un certain sens, et quand au lieu de *Paulum ferit Petrus* on eut pris l'habitude de dire toujours avec le sujet en tête *Petrus ferit Paulum*, la distinction entre les flexions *-us* et *-um* n'a plus été nécessaire. De même, quand l'attribution a été marquée d'ordinaire par la particule *ad*, et la possession par *de*, les cas qu'on appelle le datif et le génitif n'ont plus eu leur raison d'être. L'oubli de ces flexions est donc lié très intimement aux changements survenus dans la syntaxe.

Il ne s'agit pas ici du problème de la « langue » originelle, parlée éventuellement pas Adam et Eve ! Ce qui est vérifiée est la suite de formes plus ou moins complexes dans leurs variations progressives au cours du temps, variations indiquées par les vestiges écrits, par les emprunts à d'autres langues, par des la comparaisons dialectales... et par les commentaires de grammairiens étalés dans le temps. Il ne s'agit pas de voir dans le temps « l'image mobile de l'éternité immobile », affirmation centrale de la philosophie du « miracle » latino-grec !

La modernité de la linguistique – tant diachronique que synchronique – s'établit dans une *absence*. Quels autres éléments remplacent le vide obtenu dans la commutation ? Quels sont ses kinnouyim ? Peut-on les relier entre eux dans une structure synchronique qui se déformerait... *structurellement* en diachronie ?

Pas question ici de langues « pauvres » opposées à des langues « riches », de langues « belles » opposées aux langues « rudes » - ces aberrations intellectuelles qui ne sont que des prétextes pseudo-intellectuels à l'oppression des autres langues, à leur effacement ou à leur disparition. L'Europe et l'Asie oppose les **belles** langues ou/et les langues utiles (l'anglais, le français, l'allemand, le russe, l'espagnol, l'italien, le portugais, l'arabe, le chinois, le japonais, l'hindi, peut-être le bangla et le persan, le thaï, le turc et le vietnamien... sur les marges) à toutes les autres, langues dénigrées, méprisées, oubliées : le français, par exemple, a minorisé systématiquement (voire détruit) l'occitan, le breton, le basque, le savoyard, le corse en Europe, le wolof, le poular, le soninké, les sérères, au Sénégal, et tant d'autres en Afrique et en Amérique ; le chinois « mandarin » détruit pratiquement tout ce qu'il rencontre comme langues sur le territoire chinois (ou prétendument chinois), le russe fait de même en Fédération de Russie... et aurait réussi en Lituanie, Lettonie et Estonie si l'histoire n'en avait pas décidé autrement ; le turc feint d'ignorer que les Kurdes... doivent parler kurde, et les « Arabes », qui, le plus souvent, sont des populations récemment arabisées, tentent de faire disparaître les berbères, et quantité d'autres langues, en « jouant » sur l'Islam.

*Toutes les langues sont des langues comme les autres...* et rien ne permet de donner à l'une prééminence sur l'autre : le critère de l'« utilité » est un critère aussi fallacieux qu'impérialiste, et celui de « beauté » et de « clarté », une imposture intellectuelle. Il est possible, pour s'en convaincre déjà, de suivre les délires paranoïaques et francocentriste de Rivarol et de tous les auteurs et politiciens en manque de succès qui utilisent le « français » à des fins de domination. Il n'y a

pas de langues mortes et de langues vivantes : certains locuteurs de certaines langues n'existent plus, et quand quelques générations de personnes parlant nos « grandes » langues auront disparues, ces langues ne seront plus parlées non plus : on ne parlait pas français il y a 1000 ans, on ne parlera pas français dans 1000 ans, pas plus qu'anglais ou chinois ou arabe !

La modernité de la linguistique, disions-nous, **s'inscrit dans une absence**, et je voudrais rapprocher ici mon propos d'un texte dont j'ai pris connaissance *après avoir écrit ces lignes* – c'est donc une référence « incise » - qui me semble particulièrement probant et qui rejoint absolument mon propos. « *Dans le chaînon manquant du théologico-politique : le laboratoire marrane de la modernité* », Schmuël TRIGANO affirme :

■ *Les marranes...*

*... est ainsi le premier homme moderne (que je définis à la lumière de la « Question Juive » de Marx) celui qui expérimente en premier le partage de l'homme et du citoyen du privé et du public...*

....

*Mais sa citoyenneté est un spectacle, une simulation et il le sait...*

....

*... que c'est le sujet moderne, l'individu qui se constitue à ce moment-là et nous montre comment ces hommes vont être conduits à inventer une loi des substitutions à celle de Moïse : la loi de Nature qui va ainsi occuper, positiver le lieu vide du théologiqi et devenir le champ fondateur de la politique démocratique – le vide du corps de Dieu la négatisation des anthropomorphismes va désormais être rempli par le corps naturel... ■*

C'est bien ce qui « arrive » à la linguistique, qui vide la grammaire de son contenu tant doctrinal (la « parties du discours » comme horizon indépassable, et le monde des idées éternelles, tout aussi indépassables et configurées par la « philosophie gréco-latine », se parant, tel un paon, de toutes les qualités universelles et se servant des missions chrétiennes pour évangéliser... les processus (barbarisme !) de grammatisation. La réponse « ashkénaze » qui complète celle décrite par TRIGANO à la question posée par le trop-plein de la grammaire peut être évoquée – en style courant – ainsi : puisque l'Occident européen chrétien n'accepte pas – y compris comme « autre » nos langues, nos analyses, nos textes, il est facile de montrer qu'en neutralisant nos langues, nos analyses, nos textes, les langues, les analyses, les textes

qu'ils (eux, désormais particuliers et historiquement et culturellement différentes les uns des autres) affirment universels... sont aussi vidés de leur Absolu. Si **a** des kinnouyim, quelle forme n'en aurait-elle pas... et donc ne deviendrait pas ... **substituable** ? Le sacrifice que font les partisans de la Haskala de leur judéité particularisante est utilisé par les Hassidim pour montrer leur légitimité : cette inlassable exercice<sup>1</sup> de l'intelligence des langues et des langues de ... l'intelligence fonde la linguistique moderne dont l'aboutissement – au milieu des tentatives incessantes de récupération par l'humanisme post-renaissantiste ou le spiritualisme « sémantique », tentatives désespérées mais rentables – est le **distributionnalisme** (et pas seulement les travaux de Léonard BLOOMFIELD ou de Zelig HARRIS, juifs comme CHOMSKY, JAKOBSON, SAPIR, DARMSTETER, etc. )

Le **distributionnalisme**, en effet, rejette le recours au « sens » qui n'est autre – *en fait* – que la normalité des idées « occidentales » qui cherchent à s'imposer par de multiples biais : en faisant disparaître les « idées » de « derrière » les mots, en séparant les « mots » des « choses », et finalement, en montrant que les « mots » ne sont (même) pas la base ultime de l'analyse, les penseur du yiddish ont libéré les langues du carcan de « cette » analyse, ont dit l'égale dignité, richesse, originalité irréductible de toutes les langues **sans exception** leur dignité et... ont créé la linguistique !

---

<sup>1</sup> *Naturellement* aussi, TRIGANO ajoute : [Je ne vous parlerai pas des problèmes qui se posent dès lors à la communauté juive qui ne trouve que faire des « résidus » comme Dieu et les Juifs devront élaborer un nouveau type de solution : c'est la question que devra résoudre la modernité juive]